

dans l'étude de M. de Grandpré, quand la voiture arriva. Jamais je ne vis de figure aussi fraîche, aussi rose, aussi expressive que celle de cette jeune personne qui accompagnait Mme Deguise. Je me sentis tout bouleversé ; de nouveaux sentiments se reveillaient en moi-même ; des sensations indéfinies flottaient au devant de mon esprit. J'avais vingt ans !

« Le soir, au souper, je me trouvai assis à table vis-à-vis de cette jeune personne. J'osai à peine lever les yeux sur elle.

« Je ne dormis presque pas de la nuit, et quand, vers le matin, mes sens succombèrent à la fatigue, j'eus des songes dans lesquels il me semblait voir flotter, dans des nuages de gaz, l'image de cette jeune fille,

« Elle s'appelait Eléonore de *** J'entendis le son de sa voix ; elle chanta, en s'accompagnant d'une guitare. Je crus entendre la voix d'un archange ! Chaque note, si pure, si suave, si douce, vibrât sur les cordes de mon cœur comme une divine harmonie !...

« Je n'avais pas encore vu de figure aussi parfaite ; jamais buste si admirablement sculpté ; jamais coupe de visage, si fine dans ses lignes, si pure dans son contour ! Ses longs cils noirs voilaient ses yeux, baissés sur sa guitare. C'était la réalité de mes rêves ; la personnification de tout ce que mon imagination ardente s'était figuré de plus aimable sous une forme humaine !...

« Je fus obligé de sortir de la salle, pour aller baigner mes tempes brûlantes dans l'eau froide de la fontaine. Je courus ensuite m'enfermer dans ma chambre.

« Au bout de deux jours, elle partit avec sa tante, Mme. Deguise. Je ne lui avais pas une seule fois adressé la parole, me contentant de la contempler avec une religieuse admiration. Plusieurs fois nos yeux s'étaient rencontrés, et à chaque fois, je ne sais comment j'ai pu ne pas défaillir, sous la violence des battements de mon cœur, qui semblait vouloir s'échapper de ma poitrine.....

« Le 24 décembre Eléonore de *** et plusieurs autres jeunes filles, se trouvaient réunies chez M. de Grandpré. Il y avait veillée avant d'aller à l'église entendre la messe de minuit. Il avait tombé de la neige en abondance. M. de Grandpré fit atteler des chevaux sur des traînes, pour envoyer mener les jeunes personnes à la messe. La neige à gros flocons tombait silencieusement. Je me trouvais dans la même traîne qu'Eléonore de ***. Nous étions debout, obligés de nous tenir aux bâtons de la traîne pour ne pas tomber.

« Pendant la messe, le vent s'était élevé et soufflait avec fureur, amoncelant la neige par bancs dans les chemins. Comme le temps était assez doux et que le trajet n'était pas bien considérable, personne ne s'était précautionné contre la tempête. J'avais pris néanmoins le manteau de M. de Grandpré.

« Après la messe, je me trouvai encore dans la même traîne qu'Eléonore de ***. Elle était trop légèrement vêtue pour l'espèce de tempête qu'il faisait alors. Une sorte de grosse tête de soie noire encadrait son gentil visage. La poudrière, poussée par le vent, soulevait nos figures. La traîne était pleine de personnes ; les chemins étaient si remplis de neige que notre cheval n'avancait qu'avec peine. A chaque instant, par le balancement que nous donnions à la voiture en nous tenant debout, nous étions sur le point de verser. La nuit était noire

comme de l'encre ; nous pouvions à peine nous voir les uns les autres ! Eléonore se trouvait immédiatement devant moi, un peu à ma droite. Elle fut obligée de se retourner pour éviter le vent et la poudrière, qui lui coupaient la figure. Elle n'avait qu'un châle de laine ; elle avait froid. Par un des balancements de la traîne elle tendit la main pour ne pas tomber ; sa main toucha la mienne ! Je me sentis frissonner, et malgré moi je la pressai.... Elle ne la retira pas. Je me baissai un peu et je lui dis, mais si bas, si bas, que j'eus de la peine à m'entendre moi-même tant j'étais ému : « avez-vous froid ? » Je ne sais si elle me répondit, je l'enveloppai dans mon manteau que je jetai par dessus sa tête, pour la préserver de la tempête....

« Quand nous arrivâmes à la maison, je ne m'étais aperçu ni du temps ni de la distance !

« Je ne pus me résoudre à rester pour prendre part au reveillon, que Mme. de Grandpré avait fait préparer. Je montai à ma chambre, et je me jetai ensuite presque tout habillé dans mon lit.

« Le lendemain, au déjeuner, je revis encore Eléonore, et, comme si nous eussions été attirés par un aimant magnétique, nos regards se rencontrèrent ! Elle était un peu pâle ; ses lèvres tremblèrent faiblement et sourirent d'un sourire si plein d'ineffable candeur, que je sentis mes sens se fondre sous l'impression de son regard. Je ne la revis plus de la journée.

« Le jour suivant, Mme Deguise me demanda si je voulais la mener en voiture avec sa mère, chez une de ses amies. Je les conduisis. Je retournai seul avec Eléonore chez Mme de Grandpré. Nous ne nous étions pas encore dit un mot, je ne lui avais adressé la parole qu'une fois, à notre retour de la messe de minuit. J'étais assis près d'elle dans la cariole. Mon émotion était si grande que j'avais à peine la force de tenir les rênes. Elle était encore plus émue que moi. En arrivant à la maison, je lui offris la main pour l'aider à sortir de la voiture. Son visage était blanc comme la neige ; il me semblait qu'elle allait défaillir.

« M'en voulez-vous ? » lui dis-je d'une voix presque inaudible. Sa main trembla dans la mienne ; elle ne répondit pas, et s'élança dans la maison.....

« Elle resta jusqu'au jour de l'an chez Mme de Grandpré. Je la vis tous les jours et je lui parlai. Plusieurs fois je la promenai en voiture. J'allai la voir chez sa tante à Sorel, où elle devait passer une partie de l'hiver....

« Notre amour s'était mutuellement développé avec une brûlante intensité. Je ne pouvais plus vivre loin d'Eléonore.

Mon père, trop bon, trop généreux, trop faible pour me rien refuser, vendit sa terre pour m'acheter un cheval superbe, que je lui avais demandé. Je regardais peu à la gêne à laquelle se mettait mon père, à la misère peut-être à laquelle il s'exposait pour gratifier ma folle ambition. Que m'importaient la gêne, les privations, la misère, pourvu que j'eusse mon cheval, ma cariole et mon harnais argenté, pour aller à Sorel voir Eléonore, et la promener !

« Un jour, c'était le 6 janvier 1806, la fête des Rois, je proposai à Eléonore d'aller passer la journée à St. Ours chez Mme de Grandpré ; Mme. Deguise y consentit, et je partis avec Eléonore. Le temps avait été très doux, depuis le jour de Noël ; les glaces du St. Laurent n'étaient point encore